L’ABEILLE — LA MOUCHE (Suite)

VI. — L’ABEILLE EMBLÈME DES VERTUS CHRÉTIENNES

La vie des abeilles dans leur ruche, leurs rapports admirables avec leur reine, avec leurs semblables, ont fait tout naturellement d’elles des emblèmes de la Sagesse, de l’Ordre, de la Concorde ; de même, leur travail, et la vaillance avec laquelle elles défendent leur ruche et leur miel les ont fait désigner comme de parfaits symboles de l’Activité, du Courage, de l’Abnégation. Enfin, d’anciens auteurs, suivis par les symbolistes du Moyen-Âge, ont fait d’elles, en même temps que des emblèmes du Christ juge, celui de la vertu de Justice qui est la base de l’ordre, de la concorde et de la paix[1]. De plus, elle fut, au sens profane, dans la science héraldique du Moyen-Âge l’image de la Prévoyance parce qu’elle assure en été sa subsistance hivernale[2]. Mais il est une autre vertu plus particulièrement symbolisée par l’abeille, c’est la Chasteté. Mieux que tous les autres auteurs anciens, Virgile a chanté la pureté des mœurs des abeilles qui « ne s’abandonnent point à l’amour, qui ne s’énervent pas dans les plaisirs, et ne connaissent ni l’union des sexes, ni les efforts pénibles de l’enfantement[3] ».

Plutarque va plus loin, car il nous assure que les abeilles s’irritent contre les hommes qui viennent vers elles en sortant de la couche d’une femme[4] et qu’elles dirigent leur aiguillon contre les débauchés[5]. Si ces manifestations ne sont pas réelles, ce qu’en dit Plutarque montre au moins quelle réputation de chasteté les abeilles avaient dans l’esprit des Anciens.

Nous venons de voir, par le passage du *Sacramentaire gélasien* cité plus haut, que la liturgie catholique, de son côté a chanté, elle aussi, l’intégrité des mœurs de celles que Victor Hugo nommait « les chastes buveuses de rosée[6] ».

Dans l’héraldique nobiliaire du Moyen-Âge, comme dans l’héraldique mystique, l’Abeille a été prise au titre d’image de la pureté morale : la Colombière, se faisant, en 1669, l’écho des vieux héraldistes français, dit des abeilles qu’« elles dénotent la Chasteté et la Virginité, d’où vient que l’on offre à Dieu leur cire comme chose très pure[7] ».

---

[1] *Revue de l’Art Chrétien*, an. 1887, p. 167.
[2] La Colombière, *La Science héroïque*, édition de 1669, p. 326.
[3] Virgile, *Les Géorgiques*, loc. cit.
[4] Plutarque, *Précept. conjug*. XLIV.
[5] Plutarque, *Caus. nat*. XXXVI.
[6] Victor Hugo, *Les Abeilles*.
[7] Vulson de la Colombière, *La Science héroïque*, éd. de 1669, p. 376.

Certains symbolistes se sont arrêtés aussi à l'anatomie de l'abeille pour en tirer des comparaisons morales : le corps de l'abeille, a dit l'un d'eux, est partagé nettement en deux parties : la partie antérieure, tête et corselet, qui travaille et fait le miel, est l'image de partie spirituelle de l'homme, génératrice des sentiments élevés, justes et saints et des bonnes actions constituant les mérites spirituels par lesquels s'emplit, à son avantage, le plateau droit de la balance où seront pesées les œuvres de la vie au moment des éternelles rétributions. La partie postérieure de l'abeille, l'abdomen, qui pèse à la première, qui renferme les impurs rejets de la nourriture absorbée par l'insecte, et qui porte le dard, instrument de souffrance pour les autres, est l'image des appétits charnels, des instincts matériels et grossiers, des désirs injustes qui portent aux œuvres mauvaises que l'homme accumule durant sa vie dans le plateau gauche de la balance. Et souvent l'usage de l'aiguillon entraîne la mort pour l'abeille comme la perpétration de certains actes répréhensibles entraîne la mort spirituelle pour l'âme du coupable, parfois aussi celle de son corps.

Hâtons-nous de dire que cette symbolique ne s'harmonise qu'en apparence, et non pas réellement avec l'anatomie de l'abeille puisque c'est en son abdomen que se fait la cire qui est une matière pure, utile et précieuse, mais les anciens moralistes se sont ainsi très souvent contentés seulement des apparences pour peu qu'elles aient pu suffire à étayer le point de départ nécessaire à l'exposition de leur thèse.

Pour n'être que d'ordre purement littéraire, tout le symbolisme des vertus représentées par l'Abeille, n'en est pas moins opportun, et peut expliquer et justifier la présence de son image sur des documents d'art ancien.

VII. — LA LÉGENDE DE LA NAISSANCE DES ABEILLES

D'où vient cette croyance étrange qui veut, ou plutôt qui voulait, que certains essaims, au lieu de sortir d'une ruche trop peuplée, seraient nés de la corruption d'animaux offerts à la Divinité ?

Elle est extrêmement ancienne, et paraît se rapporter, au moins aux plus anciens mystères égyptiens. Le savant égyptologue Alexandre Moret rattache, avec toute vraisemblance, aux mystères d'Isis le rite qui consistait à provoquer, disait-on, la formation spontanée des abeilles dans la peau d'un taureau sacrifié, et il y voit un emblème de la résurrection symbolisée par l'envol du jeune essaim[1]. Cela correspond à ce que je disais plus haut des origines préchrétiennes du caractère d'emblème de la résurrection attribué jadis à l'Abeille.

Pour d'autres, cette fiction n'est que l'image de l'Initié qui, sacrifié entièrement au culte du devoir et du bien, produit ainsi, pour lui et pour les autres, des vertus fécondes qui continueront, après sa mort, son action bienfaisante. Le symboliste

[1] Alex. Moret, *Rois et dieux d'Égypte*, p. 199.

Lanoë-Villène se rallie aujourd'hui à cette idée et voit, dans le bœuf sacrifié, l'image du pontife : « les abeilles qui naissent, dit-il, du cadavre du bœuf en putréfaction, représentent les qualités spirituelles énoncées de l'âme du prêtre au moment de son décès. Désincarné, ce saint pontife vit encore par le bien moral qu'il fait dans le souvenir des peuples qui bénissent sa mémoire[1] ».

Virgile nous dit comment de son temps, en Égypte et près de Canope[2], on procédait pour le sacrifice du taureau de deux ans qui devait donner naissance à l'essaim sacré : on le fait, dit-il, mourir sous les coups, sans effusion de sang, puis on l'enferme dans un petit édifice surmonté d'un toit, tout juste assez grand pour le contenir. Ce petit temple est percé de quatre fenêtres ouvertes dans la direction des quatre vents. On y couche le corps de l'hostie sur un lit de plantes aromatiques. « Bientôt, les chairs s'échauffent et fermentent dans le corps de l'animal, et, non sans surprise, on en voit sortir une foule d'insectes, d'abord sans pied, puis bourdonnant déjà avec leurs ailes, puis s'enhardir de plus en plus à se soutenir dans l'air ; enfin, prenant l'essor à grand bruit, comme une forte ondée d'été, ou comme une grêle de flèches que fait pleuvoir le Parthe pour signal du combat[3] ».

À noter que ce sacrifice non sanglant du taureau se fait au printemps « avant l'arrivée des hirondelles, dit Virgile, avant que les prés soient parés des fleurs nouvelles » ; les abeilles qui naissent ainsi de la mort appartiennent encore au symbolisme de la survie post mortuaire des âmes ; à la fécondité, post mortuaire aussi, de certaines vies vécues dans le culte agissant du bien.

Les Juifs anciens se défiaient du miel en raison de ces pratiques que les Syriens devaient imiter des Égyptiens, ainsi que leurs autres voisins. Contemporain du Christ Jésus, le juif alexandrin Philon écrivait que la loi voulait « que les hosties soient sans levain et sans miel, ne voulant point qu'on porte un de ces deux à l'autel, le miel par aventure parce que l'abeille qui l'amasse et le cueille, est une beste immonde, engendrée, comme on dict, de la pourriture et corruption des bœufs, ainsi que les guespes et bourdons du corps des chevaux[4]… ».

La Bible ne dit pas que l'essaim d'abeilles trouvé par Samson dans la gueule du lion des vignes de Thimna se soit formé dans le corps de cet animal, aussi ne qualifie-t-elle pas d'impur le miel qu'il recueillit, et qu'il présente comme un symbole de réconfort et de douceur née de la force :

« De celui qui dévore est venue la nourriture

Et du fort est sortie la douceur[5] ».

---

[1] Lanoë-Villène, *Le livre des symboles*, t. I. p. 16.
[2] Voir Servius, *Commentaires sur les Géorgiques*, III, 364.
[3] Virgile, *Les Géorgiques*, liv. IV.
[4] *Œuvres de Philon Juif*, traduction française de 1588, p. 341.
[5] *Livre des Juges*, XIV, 8 et suiv.

VIII. — L'ABEILLE, EMBLÈME DE L'ÂME HUMAINE

L'idée que les âmes prenaient parfois la forme de l'Abeille était familière aux Égyptiens, dit Moret[1], et Rudolf Stener loue la conception grecque qui compare l'âme à une abeille. « De même que l'abeille sort de la ruche et butine le suc des fleurs pour le distiller et en composer son miel, de même l'âme issue de Dieu pénètre dans la réalité et rassemble le suc des fleurs pour le rapporter au foyer de l'esprit[2] ».

Quatre siècles avant Steiner, saint François de Sales comparaît aussi les âmes, durant leur séjour terrestre, aux abeilles, et, faisant allusion au lion de Samson disait, avec beaucoup plus de justesse, que les âmes « ces abeilles mystiques font leur plus excellent miel dans les plaies de ce Lyon de la tribu de Iuda esgorgé, mis en pièces et deschiré sur le mont du Calvaire, et les enfans de la croix se glorifient en leur admirable problème que le monde n'entend pas[3] ».

La Vigne mystique, attribuée à saint Bernard le « docteur mellifique », XIIe siècle, dit que les abeilles « …sont une image des âmes qui savent et peuvent s'élever sur les ailes de la contemplation, se séparent, pour ainsi dire, de leur corps, comme l'industrieux insecte quitte sa ruche pour voler au jardin des célestes voluptés. Là, elles trouvent toutes les fleurs réunies comme dans le plus riche des trésors, et elles en goûtent les riches délices.

Ce jardin est le paradis, car il est dit dans le Cantique d'amour : Le fruit de votre sein, Ô très féconde Vierge Marie, est le paradis.

C'est, en effet, du sein de la Vierge Marie qu'est sorti le paradis, ce jardin de délices, orné de toutes les fleurs, riche de tous les fruits ; mais d'abord cherchons, contemplons ces fleurs, cueillons et savourons leur suc. Abeilles spirituelles, il convient que nous sucions le miel qui coule de la pierre, suivant la parole du prophète ; car ce Christ qui est un paradis de délices, est aussi cette pierre mystérieuse[4] ».

Et, de siècle en siècle, la spiritualité chrétienne a vu dans l'Abeille, l'image emblématique de l'homme qui, pendant toute sa saison terrestre, s'amasse des mérites pour l'autre vie, comme, durant l'été, l'abeille recueille le miel qui doit nourrir la ruchée pendant l'hiver.

Dans le traditionnisme populaire de plusieurs contrées d'Europe, des légendes racontent que les âmes des morts de la famille, qui n'ont pas encore trouvé grâce devant Dieu viennent parfois habiter dans les ruches appartenant à leurs

---

[1] Alex. Moret, *op. cit*.
[2] Rudolf Steiner, *Le mystère chrétien ct les mystères antiques*, (Introduction), éd. Perrin, p. 38.
[3] François de Sales, evesque et prince de Geneve, *Traicté de l'Amovr de Diev*, éd. de 1617, p. 1078.
[4] *Vitis mystica*, chap. XLIV, traduction Apol. de Valence, p. 363.

descendants ; c'est sans doute pourquoi « le Vendéen associe encore aujourd'hui la ruche aux deuils de son foyer[1] ».

En certains pays primitifs, l'Abeille est simplement le bon génie qui protège l'existence d'un être humain. Chez les Esquimaux, par exemple, on roule une abeille vivante sur les épaules nues des femmes qui sont au moment d'être mères afin de faciliter la naissance de l'enfant. Cette abeille fétiche est soigneusement conservée, puis donnée plus tard à l'enfant dont elle doit, en puissante amulette, protéger la vie[2] ».

IX. — LA MOUCHE, ANTITHÈSE DE L'ABEILLE EMBLÉMATIQUE

L'insecte diptère que l'on voit parfois représenté sur certains documents relatifs à la sorcellerie ou au démonisme direct n'est pas, quoi qu'en aient dit certains auteurs, l'abeille, la guêpe ou le frelon, mais bien la mouche, et plus précisément la mouche à viande, la *musca vomitoria* des entomologistes.

Après avoir eu dans le symbolisme ancien une réputation déplorable, la Mouche a été, dans le symbolisme chrétien, constamment opposée à l'Abeille. Elles s'opposent en effet l'une à l'autre par leur mœurs respectives : l'abeille ne se pose guère que sur les calices épanouis des fleurs, et vit dans l'ambiance perpétuelle des plus délicieux parfums dont son miel garde, à l'intérieur de la ruche, le pénétrant arôme ; elle n'utilise que les sucs les plus purs et les pollens les plus délicats pour sa nourriture et pour la confection de son miel et de sa cire. Son couvain nait et grandit dans les cellules embaumées : tout ce qui la concerne est pur, beau, délicieux et commande l'admiration. La mouche, au contraire, s'arrête sur les pires ordures et vit dans l'ambiance habituelle des odeurs les plus nauséabondes ; elle gâte par le dépôt de ses œufs les substances les plus saines, et se nourrit elle-même de sanies odieuses fermentées dans les pourritures animales ; ses larves éclosent et se développent en d'infectes corruptions : tout ce qui la concerne est sale, rebutant, et impose la répulsion. Un vieux texte, écrit sous Louis XII, déclare que « mousches sont bestes ordes et charognardes ».

Le Moyen-Âge a fait symboliser à la Mouche l'ignominie des bas instincts de cette classe débauchée qu'on appelle « la lie du peuple », qui vit crapuleusement ; et l'emblématique ascétique a fait d'elle l'image « des désirs charnels » : *Muscae insolentes curae carnalium, ut ibi : « Muscae morientes perdunt suavitatem unguenti* », dit saint Grégoire en citant l'Ecclésiaste[3].

Enfin, tous les siècles chrétiens ont pris la Mouche comme l'un des emblèmes du travail corrupteur du démon de l'impudicité.

---

[1] André Godard, *La Piété antique*, p. 285.
[2] Knud Rasmussen, *Du Groenland au Pacifique*, p. 189.
[3] *Livre de l'Ecclésiaste*, X, I. — Ap. Mgr Barbier de Montault, *Traité d'Iconographie Chrét*. t. I, p. 132.

L'Héraldique profane à son tour l'adopta pour figurer « l'importunité et l'effronterie » parce qu'elles se posent avec une égale impudence « sur le front d'un roi et sur le sein d'une reine[1] ».

X. — LA MOUCHE, IMAGE DU DÉMON

La démonologie ancienne a placé constamment la mouche à viande, la *musca vomitoria*, en fonction de symboliser un démon, soit qu'elle la fasse représenter par les artistes, près de l'oreille d'un chrétien en état de tentation, d'un chrétien qui « prête l'oreille » à Satan, l'inspirateur, comme dit saint Grégoire, des « désirs charnels », soit qu'elle la place près de sorciers « au travail » ou sur les talismans démoniaques.

Deux entités infernales — qui, en réalité n'en font qu'une — Asmodée et Béelzébuth ont été figurés par la Mouche emblématique, Béelzébuth que l'Évangile appelle « le prince des démons », et que la démonologie désigne sous le nom de « Dieu des mouches » ; Asmodée que le Talmud appelle aussi « le prince des démons », et que la démonologie qualifie de « Démon de l'impureté ».

Un dessin manuscrit du XVIe siècle ou du XVIIe siècle, copié dans les papiers de M. l'Abbé Leriche, auteur de travaux sur les possessions diaboliques, représente Asmodée par une figure tragocéphale, un crâne de bouc — le *tragos* des Grecs — ; les cornes de l'animal se terminent par des dards qui, si l'on s'en rapporte au langage des ascètes, doivent représenter, je pense, les aiguillons de la chair ; entre les cornes, la mouche des désirs charnels[2] (Fig. IX).

Fig. IX. — L'image hermétique d'Asmodée, démon de l'Impureté.
XVIIIe s. Papiers Leriche.

Béelzébuth apparaît en l'Évangile dans la scène où les Pharisiens accusent Jésus d'être possédé par ce démon : il chasse les démons, disaient-ils par le prince

[1] Vulson de la Colombière, *La Science héroïque* (1669), p. 376.
[2] Voir au chapitre du Bouc une image de même provenance (*Regnabit*, n° 8, janvier 1928, p. 75-81).

des démons[1]. Son nom de Béelzébuth a été traduit par « dieu des mouches ». Sous ce dernier titre et sous le nom de Myode ou Myiode il était honoré dans la Rome païenne, et invoqué contre les sévices et les importunités des mouches de toutes espèces. « En Afrique, on adorait le même dieu sous le nom d'Achor[2] ».

Au XVIIe siècle, Alexandre Ross a présenté « Baal zébub ou Béel zébub, le seigneur des mousches », comme un ancien dieu des Syriens, grand en Ekron : « quelques-uns, dit-il, le tiennent pour Jupiter, d'autres pour Priape ; d'autres pour Summarius, le principal dieu des Mânes, que quelques-uns pensent être Pluton[3]. Le rapprochement entre Béelzébuth et Priape, concorde avec le caractère pathologique d'Asmodée.

Il n'est pas certain que la traduction reçue jusqu'ici couramment du nom « Béelzébuth » par « dieu des mouches », soit indiscutable : M. J. Halévy, dans son étude sur Arad-Hiba, gouverneur de Jérusalem, a démontré, d'après les tablettes de Tell-el-Amarna, l'existence, en Palestine d'une ancienne ville appelée Zébub ; le dieu démon Béelzébuth ou Baal-Zébub, ne serait donc que le dieu local, le Baal, le Bel de la ville de Zébub[4].

N'empêche qu'on trouve Béelzébuth, « dieu des mouches » dans les relations de nombreuses possessions diaboliques et dans bien des procès en sorcellerie :

En 1614, le Parlement de Bordeaux condamna Jean Jordain à être pendu, puis brûlé, pour diverses pratiques diaboliques et odieuses et notamment pour s'être laissé pousser « par Belzébuth, dieu des mouches, à voler et profaner une hostie consacrée[5] ».

En 1630, à Limoges, lors de l'exécution d'un sorcier, il sortit, dit-on, du corps de cet homme un diable sous la forme d'une grosse mouche verte appelée Burgaud, qui passa au-dessus de la potence en sifflant et qui traînait après elle une fumée en forme de longue queue[6] !

En 1634, à Loudun, pendant le supplice, par le feu, du malheureux Urbain Grandier, faussement accusé d'avoir livré à la possession de Satan les Ursulines de cette ville, on vit, dit-on, voler en bourdonnant autour de la tête du supplicié, pendant qu'on allumait le bûcher, une mouche « de l'espèce de celle qu'on appelle « bourdon », lors un moine cria que c'était Béelzébuth, roi des mouches, qui venait chercher l'âme de Grandier[7].

---

[1] Saint Matthieu, *Évangile*, XII, 22-30 ; saint Marc, Évangile, III, 20-30.
[2] Cf. Chompré, *Dict. de la Fable*, p. 275.
[3] Alex. Ross, *Les Religions du Monde*, trad. Thomas La Grue (1666), p. 49.
[4] Cf. *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, séance du 4 mars 1892.
[5] Frédéric Delacroix, *Les procès en sorcellerie au XVIIe siècle*, p. 95.
[6] D'après Robert du Dorat ; Voir Dom Fonteneau, *Recueils ms. de la Bibl. de Poitiers*, t. XXI, f° 603.
[7] Voir Dr Légué, *Urbain Grandier* ; Aubin, *Les diables de Loudun* ; la Ménarday, *Histoire des diables* ; Abbé Leriche, Gilles de la Tourette, etc.

En 1663, la sorcière Catherine Ebermann, était constamment agacée par les mouches durant son interrogatoire[1], les juges en conclurent qu'elle était visitée par son Béelzébuth, le roi des mouches[2].

Que l'on juge par ces faits du rôle emblématique de la Mouche dans le démonisme, et de son opposition avec celui de l'Abeille, symbolisant le Verbe de Dieu.

XI. — LA MOUCIIE, EMBLÈME DES CHOSES ÉPHÉMÈRES OU FUTILES

La petite mouche ordinaire et les moucherons ont été pris de tous temps comme l'emblème des choses sans valeur ou sans durée.

La vie humaine, même centenaire, si éphémère quand on la rapproche de l'infinie durée du temps, a souvent été figurée par celle de la mouche qui ne dure qu'une saison, qu'un jour parfois, et qu'un rien éteint. À ce symbolisme se rattache l'évocation, par la plume ou le burin, de ces rondes de moucherons minuscules qui dansent en tourbillon dans les dernières heures des lumineuses journées d'été, et dont l'hirondelle traverse la farandole en semeuse de mort.

Entre les deux éternités du passé et de l'avenir, la vie n'est vraiment qu'un instant fugace, et l'âme humaine est un aigle qui ne le doit pas gaspiller en futilités sans valeur réelle pour la vie future : « L'Aigle ne s'attarde pas à prendre des mouches », dit la devise héraldique des d'Andigné : *Aquila non capit muscas*[3].

⁂

[1] Voir J. Diffenbach, *De la sorcellerie en Allemagne avant et après la Réforme*, p. 96.
[2] Cf. Fréderic Delacroix, *op. cit*, p. 77.
[3] D'Andigné, Anjou et Poitou : « *d'argent à trois aiglettes au vol abaissé de gueules* ». V. R. Pétiet, *Armorial poitevin*, p. 7.

LA REINE-ABEILLE

I. — LA REINE-ABEILLE ET SA RUCHE

Nous avons vu, au chapitre précédent, que, dans l'Europe occidentale et dès les premiers temps de l'humanité, l'homme magdalénien s'emparait déjà, dans les dépôts sauvages, du doux travail des abeilles[1]. L'âge qui suivit, et que la préhistoire appelle « l'âge néolithique », vit l'organisation rationnelle d'une apiculture primitive et la domestication des animaux, propres à partager les travaux et la demeure de l'homme.

Il n'est point téméraire de penser que, dès ce temps-là, les essaims errants des abeilles aient été recueillis dans des demeures artificielles où l'homme pouvait facilement prélever, en la saison, la plus grande partie du précieux produit des industrieux insectes.

Au demeurant, nous savons avec certitude qu'à l'époque de la Gaule indépendante, nos pères confectionnaient des ruches coniques avec de souples brins de chèvrefeuille ou de jonc, des scions d'osier, des lanières d'écorce, telles à peu près qu'on le faisait toutes au siècle dernier. J'en connais encore actuellement en utilisation ; elles sont semblables au type rustique que décrivit Columelle au premier siècle de notre ère[2].

Vers la même époque, Virgile nous a dit comment les apiculteurs du Latium fabriquaient leurs ruches, les précautions utiles à leur installation et les soins nécessaires à leur prospérité[3].

Dom de Montfaucon a reproduit l'une de ces ruches antiques, d'après un document romain[4], c'est bien l'*alveare* des Latins, l'*Hyron* des Grecs que décrivent les auteurs anciens (Fig. I).

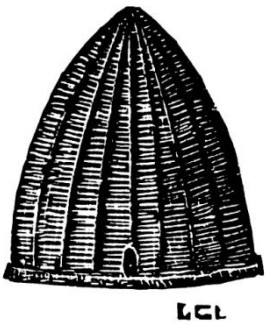

Fig. I. — La ruche romaine contemporaine de Virgile ;
d'après Dom de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée*.

[1] Peinture de la Cueva de la Arana (Espagne).
[2] Columelle, *De re rustica*, lib. XI, VI, I.
[3] Virgile, *Les Géorgiques*, liv. IV.
[4] B. de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée*.

Les habitations des Gaulois, et des Germains, clissées en clayonnage, elles aussi, avaient la même forme cylindro-conique, comme nous le prouvent les bas-reliefs de la Melpomène, au Louvre, et celles de la colonne Antonine, à Rome[1].

Et les sépultures gauloises, dans l'ouest de la Gaule, tout au moins, avaient sous le sol, la même forme en ruche, mais renversée ; la mort n'est-elle pas le renversement de l'être vivant[2] ? C'est la forme normale du *colum* en vannerie dans lequel on écrasait le raisin pour un premier jus, avant de le mettre au pressoir. Pour faire une ruche avec un colum, il suffisait de le retourner et d'y percer une porte[3].

Si l'on en croyait la Fable antique, ce serait le berger Aristée, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène qui, le premier, aurait donné aux hommes l'idée de fabriquer les ruches à miel… Mais passons…

II. — LA RUCHE ET LA REINE-ABEILLE DANS LE SYMBOLISME DE L'ÉGLISE ET DE JÉSUS-CHRIST

Par le fait même qu'elle abrite l'essaim, et que celui-ci y trouve les conditions d'existence nécessaires pour qu'il y puisse faire son œuvre de vie et de travail par l'élevage du couvain et la production du miel, la Ruche a été prise comme l'idéogramme opportun de la vie en commun, réglée sagement, paisible et fructueuse, sous le gouvernement d'un chef unique.

Les siècles païens l'ont compris, notamment en Grèce où, comme à Delphes et à Éphèse, des prêtres et des prêtresses portaient le nom d'« Abeilles » et leur collège celui de « ruche », *hyron*.

Au Moyen-Âge, en France, et pour la même raison, certains grands monastères prirent un nom dérivé de la vie des abeilles, telle l'Abbaye cistercienne de Melleray, à la Meilleraie-de-Bretagne, diocèse de Nantes, dont les armes sont encore : *d'azur à la ruche d'argent, accompagnée de trois abeilles du même*[4] (Fig. II).

---

[1] Cf. Bordier et Charton, *Hist. de France*, t. I, p. 1 et 104.
[2] Voir. F. Parenteau, *Les Cabournes, les Bourniers et les Bournigals*. — L. Charbonneau-Lassay, *Les Ponnes incinérées du Bocage vendéen*, in *Rev. du Bas-Poitou*, an. 1912.
[3] Cf. Columelle, *De re rustica*, XI et XII ; Virgile, *Les Géorgiques*, II.
[4] Cf. d'Arlot de Saint-Saud, *Armorial des Prélats français du XIXe siècle*, p. 336.

Fig. II. — Blason de l'abbaye de N.-D. de Melleray, à la Meilleraie (L.-Infér.).

La même pensée a fait prendre des armoiries personnelles analogues par Dom Couturier, Abbé bénédictin de Solesmes, de 1873 à 1890 d'azur à la ruche d'or, et sa devise tirée de Géorgiques de Virgile (Liv. IV) : *Consortia tecta*[1] (Fig. III).

Fig. III. — Armoiries de Dom Charles-Louis Couturier, Abbé de Solesmes.

Image du monastère, elle l'est aussi de chaque Église ou diocèse dont l'Evêque est l'animateur ; Mgr Louis Delalle, évêque de Rodez et de Vabres s'en est souvenu quand il a pris, comme blason : *d'azur à la ruche d'or, au chef cousu de gueules chargé de trois abeilles d'or, 2 et 1*[2].

L'Église terrestre, aussi, dont le Pape est le chef, a été comparée emblématiquement à la Ruche. En elle, par les soins et sous l'autorité générale du Pontife suprême, doit être conservé l'enseignement sacré dont le miel est l'emblème, et précisée la discipline qui, par mandat émanant de lui, met chacun à sa place dans la société chrétienne.

Montant ainsi progressivement, nous arrivons à gravir une échelle qui relie vraiment la terre au ciel : Ce que l'abbé est en son cloitre, ce que l'Évêque est en son diocèse, ce que le Pape est en l'Église de ce monde, le Christ l'est dans l'Église

[1] *Ibid*. p. 309.
[2] *Ibid*. op. cit. p. 152.

complète et trinitaire de la Théologie : « l'Église militante » de la Terre, « l'Église souffrante » du Purgatoire, « l'Église triomphante » du Ciel. C'est dire que, de même que la Reine-Abeille dans la Ruche, celui « au nom de qui tout genoux fléchit dans le ciel, sur terre et dans les enfers » est bien celui qui inspire tout, qui dirige tout, qui réalise tout, qui règne sur les vivants de son Église terrestre et sur les autres vivants dont les corps seuls sont morts.

Par un autre symbolisme qui va de pair avec celui de l'Arche de Noé, la Ruche a encore été rattachée au Sauveur du monde en ce que c'est en Lui que les âmes chrétiennes, abeilles mystiques, trouvent le salutaire abri, la paix, l'aide spirituelle, et la nourriture réconfortante que donne « la science des choses de Dieu ».

Déjà, dans une certaine école ancienne de métaphysique, du mot grec *Hyron* qui veut dire « ruche », on avait fait *Hyriens* pour désigner l'état d'une âme qui est en possession de la science religieuse et de la connaissance de l'âme, de son origine, de ses facultés, de ses destinées définitives[1]. De tout cela, les belles âmes des inspirés du paganisme s'étaient fait une certitude sur laquelle le Christianisme a projeté la pleine lumière de son flambeau.

Et cet état d'âme conduit tout droit à une paix intérieure qui résiste même au cours des épreuves de l'existence ; c'est sans doute ce que veut nous dire, sur une porte du Baptistère de Parme, une composition symbolique qui représente « la Vie », d'après la légende de saint Barlaam, et qui désigne la Ruche, comme le symbole de « la douceur de la vie[2] ».

Un décor brodé sur une aube liturgique du XVIIIe siècle, provenant très vraisemblablement d'un ancien monastère de Poitiers[3], représente une large croix horizontale sur laquelle ont été déposés une grande ruche d'où sortent des abeilles, à droite de celle-ci un personnage qui présente des épis ; à gauche, un grand calice que surmonte l'hostie. De cette composition assez obscure se dégage cependant l'idée très nette du Rédempteur et de l'Eucharistie, peut-être aussi de l'Église.

III. — LA RUCHE ET LA VERTU D'ESPÉRANCE

À cause des produits excellents et précieux qu'elle fait espérer du travail de ses habitants, la Ruche a été prise, chez les Anciens comme le symbole de l'Espérance, et elle a été représentée près de cette vertu personnifiée, ainsi que le prouve le document romain publié, au XVIIIe siècle, par Dom Bernard de Montfaucon, cité au début de ces lignes.

En relevant cette idée à la hauteur de tout ce qu'il permet à son fidèle d'espérer pour son âme, le Christianisme a consacré aussi la Ruche en tant que symbole de la vertu théologale d'Espérance, basée sur les divines promesses. Par elle, le chrétien

---

[1] Voir Lanoë-Villène, *Le Livre des Symboles*, t. II, p. 118.
[2] Cf. Mgr Barbier de Montault, *Traité d'iconographie chrétienne*, t. I, p. 175.
[3] Communication de M. F. Eygun, correspondant du Ministère des Beaux-Arts (janvier 1931).

trouve la force de supporter et d'utiliser spirituellement les épreuves de l'existence pour récolter ensuite les biens qui en sont la récompense, et dont la Ruche, par laquelle on récolte le miel, est l'image emblématique[1].

Sur une miniature de l'*Aristote* médiéval de Rouen, la personnification de l'Espérance, vêtue en grande dame, porte avec elle divers attributs, dont la Ruche[2].

IV. — LA RUCHE, EMBLÈME DE LA FAMILLE ET DU RÉGIME MONARCHIQUE

La ruche qui symbolise au sens spirituel, le monastère et l'Église devait tout naturellement symboliser, au sens naturel, la Famille dont le Père est le chef, le Patriarche : Le « Roi des abeilles », comme disaient les anciens naturalistes, est le père, le chef suprême de la ruche et le premier possesseur de ce qu'elle contient. Ainsi le Père dans la maison familiale, c'est en celle-ci que vit la famille, comme les abeilles dans la Ruche, et, dans ses murs, s'amasse et s'abrite le produit du travail commun ; autour d'elle évoluent les membres qui la composent.

C'est ce que veulent dire les armoiries du Tournemouche : *d'argent à la ruche de sable environnée d'abeilles*[3], et celle des Lourdet : *d'argent à la ruche de sable accostée de quatre abeilles, 2 et 2, au chef d'azur surmonté de trois étoiles d'argent.*

Par extension, les Anciens et tous les symbolistes depuis eux, ont fait de la Ruche le naturel emblème des nations et des puissances à gouvernement monarchique, qu'il soit héréditaire ou électif[4], parce que de même que, dans la ruche, une seule tête commande, gouverne, et anime tout, de même en est-il du Pape dans les possessions de l'Église, de l'Empereur ou du Roi dans un État monarchique. De ce chef unique part, comme de la Reine-Abeille, la vie sociale et l'ordre qui fait la prospérité de la nation.

Dans le même esprit symbolique, l'Héraldique médiévale a fait des Abeilles l'emblème des sujets qui doivent à leur souverain la même obéissance que celles-ci rendent à leur reine et mère dans la Ruche[5].

La Ruche et l'Abeille sont aussi, dans le même mode traditionnel, les symboles des vertus sociales qui font les peuples grands et prospères : respect de l'autorité, soumission aux lois, travail honnête et actif, économie et justice.

C'est sans doute ce que veut exprimer l'Abeille qui butine une fleur sur l'une des plus belles monnaies actuelles du roi d'Italie, S. M. Victor-Emmanuel III.

---

[1] Cf. Mgr Barbier de Montault, *Traité d'iconographie chrétienne*, t. I, p. 199.
[2] Cf. Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'art chrétien*, t. III, p. 440.
[3] Cf. V. de la Colombière, *La Science héroïque* (1669), p 376, n° 114.
[4] Voir Lanoë-Villène, *Le Livre des Symboles*, t. I, p. 17.
[5] De la Colombière, *La Science héroïque*, p. 376.

V. — L’ANTITHÈSE DE LA RUCHE : LE GUÊPIER

Le nid de guêpes, comme la Ruche, est fait d’alvéoles polygonales dans lesquelles naît et se forme le couvain, mais on n’y trouve point de miel.

Sauf celui de la guêpe cartonnière, le guêpier est établi sous terre, dans l’ombre, dans les ténèbres complices du Mal.

Par opposition à la Ruche qui figure l’Église, le guêpier a symbolisé les sociétés, les associations hérétiques, dont les origines d’ordinaire, se dissimulent dans l’ombre et chez lesquelles on ne trouve point le miel, c’est-à-dire la pure doctrine du Christ. Comme le guêpier, elles n’ont pas de cire, c’est-à-dire qu’elles ne sauraient répandre la lumière, mais en elles règne le désordre et la confusion.

L’expression vulgaire : tomber dans un guêpier, se dit très justement de quelqu’un qui aborde un milieu hostile dont il ne peut attendre que des blessures douloureuses, mais point de miel pour les calmer, que des désagréments, des avanies, des sévices, des dommages, mais point d’heureuse compensation : Que Dieu nous en garde !

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.